

Jean-Louis Robert parle de Paul Verlaine

Nous voici près de la place Paul Verlaine, ainsi dénommée en 1905, pour remplacer le nom de place du puits artésien, dont l'eau est encore présente dans la piscine voisine... Sinon rien ne rattache vraiment le grand poète au 13^e arrondissement. Mais c'est une occasion pour nous de parler d'un Verlaine méconnu, le Verlaine communard.

On ignore trop en effet que le certainement très bambocheur Verlaine eut tôt la fibre républicaine et sociale. En 1867, il fit ainsi paraître les deux premières parties d'un poème intitulé « Les vaincus » appelant à un vibrant combat :

« Allons debout ! allons allons ! debout, debout !

Assez comme cela de hontes et de trêves !

Au combat, au combat ! »

Cinq ans plus tard, il reprend ce poème et y ajoute une troisième partie qui est un appel déchirant et violent à la vengeance des communards – le poème s'adresse aux versaillais :

« Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie

Feront vos membres nets et fouilleront vos troncs.

Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie,

Car les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons. »

Vingt ans plus tard, en 1885, et sa conversion n'y changera rien, il écrira ce merveilleux poème à Louise Michel, qui témoigne aussi plus généralement d'un hommage aux femmes engagées :

« Madame et Pauline Roland,

Charlotte, Théroigne, Lucile,

Presque Jeanne d'Arc, étoilant

Le front de la foule imbécile,

Nom des cieus, cœur divin qu'exile

Cette espèce de moins que rien

France bourgeoise au dos facile

Louise Michel est très bien ».

Et sur son lit de mort, en 1896, il livre encore ces derniers vers qui appellent au combat :

« Armes vibrez, mains admirables prenez-les

Armes parlez ! vos ordres vont être pour nous la liberté »

Mais Verlaine ne fut pas seulement un poète méconnu de la révolte ; il fut aussi un vrai communard. Oh sans doute pas un politique, ni un combattant, mais tout de même, il accepta, ce qui n'est pas rien, de travailler pour la Commune au service de la presse ; découpant chaque jour les articles dans les journaux pour fabriquer des dossiers de presse pour les élus de la Commune. Ce n'était pas sans risque puisque sous le nom, heureusement pour lui erroné de Paul Merlaine, il fut condamné, par contumace, en août 1872, à la déportation en enceinte fortifiée, par contumace. Sa fuite hors de France en 1871 avec Rimbaud, lui aussi grand poète partisan de la Commune, si elle est d'abord une aventure poétique et amoureuse n'est pas sans lien avec l'inquiétude de Verlaine sur le sort qui l'attend. Il ne reviendra d'ailleurs en France qu'en 1880 avec l'amnistie.

Verlaine aimait bien aussi assister à la vie citoyenne de la Commune. Il assista à des séances de clubs qui se tenaient dans les églises. Il fréquentait beaucoup Louis Xavier de Ricard, le futur poète du Midi rouge (plaque à Fontenay-sous-bois) Andrieu et Rigault, qui était un de ses amis et dont il a raconté la mort. Il a écrit de nombreuses pages de souvenirs ou de confessions où il évoque la Commune. Laissons-lui le mot de la fin sorti d'un texte conservé dans le fonds de manuscrit inédit acquis par l'université d'Ottawa et qui conclut des souvenirs rédigés 20 ans après la Commune :

« La Commune de 71, qui a bien valu celle de 93, plus pure, plus faible, donc plus admirable (voir le vrai sens du mot qui serait épatante) n'est peut-être pas si morte que ça. »